

RESEARCH OUTPUTS / RÉSULTATS DE RECHERCHE

Penser le sujet comme puissance

Rouvroy, Antoinette

Published in:
Ni objet ni robot

Publication date:
2017

Document Version
le PDF de l'éditeur

[Link to publication](#)

Citation for pulished version (HARVARD):

Rouvroy, A 2017, Penser le sujet comme puissance: contingence et potentialité à l'ère du calcul intensif. dans *Ni objet ni robot : simplement humain*. Grappe, Bois-de-Villers, pp. 85-105.

General rights

Copyright and moral rights for the publications made accessible in the public portal are retained by the authors and/or other copyright owners and it is a condition of accessing publications that users recognise and abide by the legal requirements associated with these rights.

- Users may download and print one copy of any publication from the public portal for the purpose of private study or research.
- You may not further distribute the material or use it for any profit-making activity or commercial gain
- You may freely distribute the URL identifying the publication in the public portal ?

Take down policy

If you believe that this document breaches copyright please contact us providing details, and we will remove access to the work immediately and investigate your claim.

Penser le sujet comme puissance : contingence et potentialité à l'ère du calcul intensif.

Antoinette Rouvroy

Je remercie le Professeur Dupuis pour sa présentation, que je prends comme entrée en matière. Le titre de ce colloque « Ni Objets, ni robots, simplement humains » me paraît fondé sur un postulat discutable. Ce titre semble présupposer une opposition invincible entre les objets-robots d'un côté, et les sujets-humains de l'autre. Je souhaiterais, à cet égard, exprimer trois remarques qui sont un peu préliminaires relativement au propos principal de mon intervention.

Premièrement, une idée fort répandue est que, contrairement aux robots, appareils fonctionnant sur un mode automatique, les sujets humains, eux, se caractérisent par leur liberté. Robert Musil décrivait en ces termes l'utopie de la vie exacte, ou de la vie motivée : "Ne donner naissance à rien (ou ne rien faire) qui n'ait une valeur spirituelle. Ce qui signifie aussi: ne rien faire de causal ni de mécanique."¹ Il faudrait écrire quelque chose à propos de "l'utopie de la vie exacte" musilienne au temps des algorithmes...mais, pour l'heure, force est de constater qu'être capable de faire quoi que ce soit qui ne soit ni causal, ni mécanique, présuppose le plus souvent de s'être préalablement, consciemment ou inconsciemment, incorporé une quantité impressionnante de « réflexes » mécaniques ou d'automatismes. Autrement dit, « l'acquisition d'automatismes, tels que l'apprentissage de la lecture, ou une pratique instrumentale virtuose, est la condition de formation de nouvelles intentions, s'appuyant sur des automatismes acquis »² et, plus fondamentalement encore, comme l'expliquait Nietzsche, sans l'automaticité des fonctionnements organiques et physiologiques, de même que sans l'oubli d'une certaine portion de tout ce qu'absorbe notre psychisme, automaticité et oubli qui permettent de n'avoir pas à en être conscients, n'existeraient nul bonheur, nulle sérénité, nulle espérance, nulle fierté, nulle jouissance de l'instant présent : si nous devons toujours nous souvenir, parce que ce ne serait pas automatisé, de tout ce que nous avalons, nous respirons, nous déféquons, nous dormons, nous rappeler de tous ces automatismes- là en continu, on n'aurait plus aucun temps, aucun espace mental pour faire ni penser à autre chose.³ La ligne de démarcation entre

¹ A ce sujet, André Hirt, *Musil, Le feu et l'extase. Contribution à une vie exacte*, Kimé, 2003

² « Le design de l'attention – Création et automatisation », Présentation du séminaire de l'Institut de Recherche et d'Innovation (IRI), Centre Pompidou, Paris, 30 décembre 2014 par Natalie Depraz, Elie During et Bernard Stiegler, <http://polemictweet.com/attention-1415-01-attention-automatisee/polemicaltimeline.php#t=190.707>

³ "L'oubli n'est pas seulement une vis inertiae, comme le croient les esprits superficiels ; c'est bien plutôt un pouvoir actif, une faculté d'enrayement dans le vrai sens du mot, faculté à quoi il faut attribuer le fait que tout ce qui nous arrive dans la vie, tout ce que nous absorbons se présente tout aussi peu à notre conscience pendant l'état de « digestion » (on pourrait

déterminisme et liberté n'a donc jamais eu la netteté qu'on lui prête si souvent, et qui, soit dit en passant, conforte un peu trop opportunément la fiction de l'homo-economicus, cet individu rationel, libre, autonome, unité fondamentale du libéralisme, destinataire exclusif des injonctions de production-performance et de consommation-jouissance caractéristiques de l'asservissement néolibéral. Or il faut le proclamer contre les dogmes du libéralisme autoritaire⁴ : il n'y a pas nécessairement d'antinomie entre liberté et automatisme, bien au contraire ; nous ne pourrions jamais être libres si nous n'étions pas, en partie du moins, des êtres automatiques. Nous ne pourrions jamais être libres, par exemple, si nous n'étions pas aussi en capacité de rêver, c'est-à-dire de nous abstraire - nous abandonnant involontairement aux automatismes propres au sommeil - de toute activité intentionnellement orientée vers un objectif (de production ou de consommation)⁵. Il en va de notre disponibilité physique et psychique.

Bien sûr, certains automatismes acquis, comme les préjugés, - nous changeons de trottoir lorsqu'apparaît, à la nuit tombante, au coin de la rue, un groupe d'hommes à l'allure inquiétante ; en présence d'experts de sexe féminin et masculins, les journalistes choisissent majoritairement de donner la parole aux experts masculins, qui peuvent s'exprimer plus longuement et en étant moins souvent interrompues que leurs homologues féminines – tous ces automatismes peuvent tantôt avoir une fonction de préservation de la vie et de la santé, tantôt faire obstacle à l'élargissement de l'expérience et de la connaissance, à l'invention, à l'égalisation des chances et opportunités. L'automatisme court-circuite la pensée, elle est l'espace de l'impensé, de la non-pensée, de ce qui se trame derrière le dos de notre conscience et de notre liberté, ce sur quoi celles-ci s'appuient pour innover ou ce dans quoi elles s'enfoncent, renonçant à bouger. Il n'est pas étonnant dès-lors que cet espace soit une cible tout à fait privilégiée pour la critique philosophique, sociologique et politique.

Deuxièmement, une autre idée répandue est que la principale vertu des robots – qui les distinguerait fondamentalement des êtres « simplement » humains - réside dans leur objectivité et leur impartialité machiniques, c'est-à-dire dans le fait qu'ils dispensent d'intervention humaine, s'émancipant du même coup des passions, biais et préjugés. A cela j'opposerai deux arguments. Le plus évident est le fait que les algorithmes, aussi

l'appeler une absorption psychique) que le processus multiple qui se passe dans notre corps pendant que nous « assimilons » notre nourriture. Fermer de temps en temps les portes et les fenêtres de la conscience ; demeurer insensibles au bruit et à la lutte que le monde souterrain des organes à notre service livre pour s'entraider ou s'entre-détruire ; faire silence, un peu, faire table rase dans notre conscience pour qu'il y ait de nouveau de la place pour les choses nouvelles, et en particulier pour les fonctions et les fonctionnaires plus nobles, pour gouverner, pour prévoir, pour pressentir (car notre organisme est une véritable oligarchie) voilà, je le répète, le rôle de la faculté active d'oubli, une sorte de gardienne, de surveillante chargée de maintenir l'ordre psychique, la tranquillité, l'étiquette. On en conclura immédiatement que nul bonheur, nulle sérénité, nulle espérance, nulle fierté, nulle jouissance de l'instant présent ne pourrait exister sans faculté d'oubli“.

⁴ Un régime libéral-autoritaire est libéral sur le plan économique et autoritaire sur le plan des libertés individuelles. Lire Michaël Foessel est l'auteur d'*Etat vigilance*, Points, 2010.

⁵ Lire, à cet égard, Jonathan Crary, *Le capitalisme à l'assaut du sommeil*, La découverte, coll. Zone, 2014.

« intelligents et auto-apprenants » soient-ils, sont, à tout le moins au départ, « programmés » par des êtres humains qui, inévitablement, y inscrivent la marque de leurs visions du monde. Ainsi, par exemple, si les algorithmes sont conçus pour détecter automatiquement des corrélations au sein de grandes masses de données recueillies dans des contextes disparates, encore faut-il qu'ils « sachent » - en vertu du programme qu'ils exécutent - à partir de quand une corrélation est suffisamment « forte » pour être prise en compte, le risque étant sinon, suivant un phénomène d'apophénie statistique, c'est-à-dire, la propension à identifier une forme, à faire émerger un sens dans ce qui est en réalité du bruit statistique⁶ ou générer automatiquement des modèles qui ne seraient pas plus utiles ni signifiants que les formes d'êtres étranges que l'on peut percevoir lorsqu'allongé sur le sol, on se met à regarder les nuages. La puissance de calcul des machines dites intelligentes leur confère les capacités de l'entendement, - notion que Kant décrivait comme la faculté de synthétiser du divers – mais ne leur donne pas pour autant la raison, c'est-à-dire la faculté de donner un sens aux formes synthétisées. Le sens est produit par les concepteurs humains, en amont, notamment lorsqu'ils « nettoient » les données, ou lorsqu'ils décident des « métriques », des seuils d'intérêt, etc. qui, permettant de distinguer le « signal » du « bruit », bornant l'activité combinatoire des calculateurs et en aval, lorsqu'ils ont à interpréter les modélisations algorithmiques. A défaut d'intervention humaine pour « nettoyer » les données et fixer des métriques, les machines « sur-apprennent », c'est-à-dire qu'elles produisent des modèles qui correspondent d'avantage aux « bruits » qu'aux « signaux ».

Voici, par exemple, l'image résultant de l'interprétation, par le réseau de neurones « deep dreams » de Google, des corrélations détectées entre un tableau de Vincent Van Gogh et la quantité massive d'images numériques à disposition de Google.



Les résultats peuvent être amusants, évocateurs, inspirants ou absolument préoccupants suivant les domaines d'application.

⁶ Avner Bar-Hen, "Apophénie, ou l'art de prendre des vessies pour des lanternes", 16 mai 2016, <http://statistique.blogs.sciencesetavenir.fr/archive/2016/05/12/apophenie-ou-l-art-de-prendre-des-vessies-pour-des-lanternes-23485.html>

Lorsqu'il s'agit de modéliser les comportements humains afin de détecter de potentiels terroristes, de potentiels fraudeurs, les personnes potentiellement à risque de non remboursement de crédits, etc. les « fantaisies » des algorithmes peuvent être lourdes de conséquences, d'autant que les processus de calcul sont relativement opaques (on parle d'ailleurs de boîtes noires).

Voici, encore, une image extraite des dossiers révélés par Edward Snowden, classifiée « secrète » bien qu'aucun œil humain n'y puisse rien identifier. C'est qu'aujourd'hui, « voir » est détrôné par le calcul des probabilités. La vision perd en importance face au filtrage, au décryptage et à la détection de corrélations (pattern recognition)⁷.



La surabondance des données noie littéralement les agences de renseignements, les gouvernements, les entreprises et il faut bien reconnaître que le phénomène des données massives ou *Big Data* souvent célébré comme un progrès devant sceller définitivement la victoire de l'analyse rationnelle, quantitative, sur l'intuition humaine biaisée et partisane signifie surtout le passage d'un seuil de quantité, de complexité, de rapidité des flux de données à partir duquel les processus de perception et de raison – de même que les techniques classiques de gestion des banques de données - sont pris de vitesse et mis hors jeu, rendant dès-lors inévitable l'accélération et l'automatisation des processus de transformation des données numériques en informations opérationnelles. L'automatisation et l'accélération ne signifient donc pas nécessairement un surcroit de rationalité, mais sont tout aussi bien symptomatiques d'une renonciation aux ambitions de la raison moderne.

Par ailleurs, les algorithmes apprennent *de nos propres comportements*, ceux-là même dont transpirent les données numériques qui les « entraînent » et les « nourrissent ». Ainsi, par exemple, le « *chat bot* » de Microsoft prénommé Tay, une intelligence artificielle conçue pour converser en temps réel avec les utilisateurs de Twitter, apprenant par imitation des conversations ayant cours sur le réseau social, s'est-il très vite mis à proférer des insultes racistes et sexistes. Les algorithmes, par leur seule automaticité, sont incapables de purger le

⁷ Hito Steyerl, « A Sea of Data: Apophenia and Pattern (Mis-)Recognition », *e-flux*, #72, avril 2016.

monde social de ses travers, dans la mesure, précisément, où ils « métabolisent » automatiquement – c'est-à-dire en évitant de les évaluer préalablement - les données qui transpirent d'un état de fait, c'est-à-dire d'un monde façonné par les normes sociales et idéologies qui le traversent. Ainsi l'ingénuité, ou l'innocence des algorithmes n'est-elle que fantasmée par ceux-là même qui, par la « grâce » des algorithmes aspirent à modéliser le monde social d'une manière objective et impartiale, départie des points-de-vue toujours trop situés, toujours trop « affectés », des observateurs humains.

Les relations et interactions entre « rationalités » algorithmique et humaine sont donc beaucoup plus complexes, beaucoup plus intriquées qu'il n'y paraît, et les robots ne sont, aucunement, des *aliens* en provenance d'un autre monde qui auraient, du nôtre, une « vision de nulle part ».

Je dirais plutôt – et cela m'amène, enfin, à aborder ce dont j'avais « programmé » de parler aujourd'hui – que les processus algorithmiques, et l'engouement des bureaucraties publiques et privées à leur égard, s'incrincent dans le prolongement et dans l'intensification d'un mode de gouvernement que l'on pourrait indifféremment appeler néolibéral ou libéral-autoritaire.

Je vais devoir aller vite, parler très vite. Ce n'est pas, ou pas seulement, en raison d'un tropisme personnel, ou de la nervosité que l'on ressent inévitablement lorsqu'on est seul, devant une assemblée comme la vôtre, qu'il faut parler, non, en fait, il est absolument impossible de parler lentement de cela – cette nouvelle gouvernamentalité algorithmique - qui nous prend de vitesse. J'ai donc renoncé à parler lentement, et c'est un soulagement, comme le sont souvent les renoncements, un renoncement ou un consentement à être gouvernée par un automatisme qui permet d'avancer. J'avance donc. Voici ce dont je voulais vous parler.

De nos jours, l'automatisation concerne une part croissante des actions et interactions quotidiennes dans la quasi totalité des secteurs d'activité et de gouvernement. Ce sont, de manière de plus en plus prépondérante, les données numériques qui informent et guident l'action. Les données, personnelles ou anonymes, sont les nouvelles coordonnées de modélisation du social. C'est à partir d'elles, plutôt qu'à partir de processus institutionnels ou délibératifs, que se construisent les catégories à travers lesquelles les individus sont classés, évalués, récompensés ou sanctionnés, à travers lesquelles s'évaluent les mérites et les besoins des personnes ou encore les opportunités ou la dangerosité que recèlent les diverses formes de vie qu'elles habitent. L'individualisation algorithmique (c'est-à-dire l'optimisation des interactions entre l'individu et son milieu en fonction d'objectifs sécuritaires, commerciaux, administratifs ou autres) n'a rien à voir avec la prise en compte de la situation singulière des individus, mais avec la substitution de catégorisations impersonnelles, opaques, implicites, aux catégorisations générales et abstraites préétablies, socialement éprouvées, politiquement débattues, idéologiquement contestables. Les profils algorithmiques sont une sorte de moule extrêmement plastique, qui précède chacun dans

ses comportements, trajectoires, choix : un moule qui n'a plus rien de la fixité des traces, et qui se comporte plutôt comme une empreinte qui précéderait nos pas, comme une ombre jamais tout à fait adéquate qui aurait, sur les mouvements de la proie, toujours une longueur d'avance.

Comment, face à ce phénomène de « rationalisation algorithmique » des « formes » à travers lesquelles nous (nous) gouvernons (qui correspond en fait à un abandon des ambitions de la rationalité moderne, hypothético-déductive au profit d'une rationalité « post-moderne », purement inductive), garantir la survivance des sujets de droit ? Comment faire en sorte que les individus ne soient pas pris en compte seulement en tant qu'agrégats temporaires de données numériques exploitables en masse à l'échelle industrielle mais comme des « personnes » à part entière ? Telles sont les questions fondamentales auxquelles nous sommes tous confrontés aujourd'hui.

Qu'est-ce que c'est que le Big Data ?

C'est une sorte de prolifération constante ; on parle de collecte de données mais en fait, on peut dire que les données ne se collectent plus, elles prolifèrent. Il n'y a quasiment plus de gestes que nous puissions faire sans qu'il y ait une capture numérique de ceux-ci. Voyez maintenant, comme je suis appareillée, je suis enregistrée ; ces données numériques vont enrichir une mémoire numérique qui n'a plus rien à voir avec la mémoire humaine. C'est une mémoire qui va pouvoir être revécue, dont on va pouvoir refaire l'expérience. On n'aura plus à chercher dans notre mémoire pour essayer de revivifier nos souvenirs anciens. Dans la mémoire numérique, tout est éternellement actuel. Vous tapez quelque chose sur Google, vous ne cherchez pas dans le passé, vous cherchez dans le présent, dans cette sorte d'actualité pure. Le Big Data c'est l'utopie ou la dystopie d'un accès immédiat, déhistoricisé, total, exhaustif, au « monde », c'est l'utopie aussi d'une calculabilité intégrale de tout ce qui peut survenir et que l'on appelait autrefois la « providence ».

Que font les algorithmes ? Que voient-ils ? Et que nous permettent-ils de percevoir ?

Les algorithmes ne voient rien. Ils ne fonctionnent pas grâce à l'épistème visuel mais ils défont nos images de pensée. C'est d'ailleurs la raison pour laquelle les promoteurs des algorithmes disent : « vous voyez, les algorithmes parce qu'ils sont automatiques, ont une vision absolue, totale ; tous les points numérisés dans le monde leur sont accessibles en temps réel ; ils défont nos images et nous permettent de remarquer des corrélations non causales, sans lien de causalité entre des micros événements du monde qui, si on n'avait pas toutes ces machines pour les analyser en même temps nous échapperaient totalement. »

Dans une vision très optimiste de ce que nous offrent aujourd'hui les technologies numériques, et notamment tout ce qui tourne autour du Big Data, la numérisation de la vie même, c'est-à-dire de tous nos comportements, on peut penser, dans le sillage de Bernard

Stiegler, par exemple, que ces dispositifs qui consistent à automatiser tout l'automatisable peuvent aussi nous désautomatiser, c'est-à-dire nous rendre plus inventifs, plus créatifs, moins enfermés dans nos biais et préjugés, dans nos visions partielles et partiales, trop « situées », trop prisonnières des contextes auxquels dans lesquels nous sommes enracinés. Les algorithmes peuvent être extrêmement toxiques dans la mesure où ils sont aujourd'hui majoritairement utilisés à des fins d'optimisation, de prédation, de préemption c'est-à-dire à des fins d'immunisation de l'actuel contre le possible, contre l'altération vivante. Ils pourraient être utilisés de façon tout à fait différente pour nous rendre beaucoup plus attentifs à la singularité, aux points de bifurcation possibles, à des possibilités inédites dont on n'aurait pas pu se rendre compte si on n'avait pas accès à cette nouvelle « intelligence des données ».

Pourquoi cette passion pour les algorithmes ? C'est en tant que symptôme que je voudrais analyser cette numérisation, cette passion pour l'intelligence des données.

Premièrement je dirais qu'il s'agit d'une *passion pour le réel*. Que cherche-t-on quand on veut faire parler le monde dans le langage des choses qu'est le langage des données ? On parle de données brutes, cela paraît encore plus naturel, spontané, que n'importe quoi d'autre, comme si la donnée brute émergeait spontanément à même le monde numérisé.

En fait, la mise en nombres de la vie même sous forme de Big Data se présente comme une possibilité enfin advenue d'avoir un accès immédiat hors langage, émancipé du joug de la représentation ; un accès immédiat au monde lui-même.

Nous savons qu'en tant qu'êtres humains, c'est une spécificité, nous n'avons accès au monde qu'à travers les représentations que nous en faisons, qu'à travers le langage. Mais de tout ça, depuis les penseurs critiques des années 60-70, nous n'en voulons plus.

Nous ne voulons plus de la représentation, pas seulement la représentation politique, de certaines formes de représentation qui ne seraient pas suffisamment fidèles au modèle, de la représentation théâtrale. Non, c'est la représentation en tant que telle dont nous ne voulons plus. Nous désirons être immergés dans l'immanence totale, parfaite et ne plus avoir à nous représenter le monde. Nous voulons être immergés en temps réel, sans retard, dans une réalité qui parlerait d'elle-même sans que nous ayons besoin de parler pour elle.

Que sont les données finalement ? Les données numériques qui sont enregistrées en continu ne sont plus tellement des transcriptions ni des inscriptions volontaires que nous faisons. Elles se comportent un peu en quelque sorte comme des phéromones numériques ; nous les émettons. L'hypothèse de la gouvernementalité algorithmique sur laquelle nous travaillons travaille depuis un certain nombre d'années⁸, cette hypothèse-là est de dire que

⁸ Rouvroy Antoinette, Berns Thomas, « Le nouveau pouvoir statistique. Ou quand le contrôle s'exerce sur un réel normé, docile et sans événement car constitué de corps « numériques »... », *Multitudes*, 2010/1 (n° 40), p. 88-103. DOI : 10.3917/mult.040.0088. URL : <http://www.cairn.info/revue-multitudes-2010-1-page-88.htm>; Rouvroy Antoinette, Berns Thomas, « Gouvernementalité algorithmique et perspectives d'émancipation. Le disparate

finalement tout cela induit une nouvelle manière de nous gouverner nous-mêmes et d'être gouvernés aussi. Aujourd'hui le pouvoir en passe beaucoup moins par l'identification des personnes, par la loi qui vient interdire certaines choses ou obliger à en faire d'autres, parce que cela maintient comme présumé que nous sommes des êtres rationnels, libres, autonomes, capables en tout cas d'entendement et de volonté et de mesurer les avantages et les inconvénients qu'il y aurait à obéir à la loi ou à y désobéir. Non, il s'agit ici d'un mode de gouvernement qui n'est plus obligé de présumer nos capacités d'entendement et de volonté et qui nous affecte directement à un stade si possible pré-conscient.

Je vous donne un exemple. Aujourd'hui, il y a beaucoup de projets, un peu partout en Europe, d'utilisation des algorithmes à des fins de détection des premiers signes de potentielle radicalisation. Qu'est-ce que c'est ce mode de gouvernement ? La cible, ce n'est plus les comportements actuels ; ce n'est plus ce que les gens ont fait et pour quoi il faudrait éventuellement les punir. La cible, c'est devenu la potentialité même, le virtuel, finalement c'est un gouvernement du virtuel.⁹

Les algorithmes ne voient rien, ils défont nos images mais ils produisent aussi quelque chose. Ils produisent de nouveaux espaces de spéculation, les espaces spéculatifs qui sont les espaces du potentiel, de la pure possibilité. Dès qu'on utilise l'analyse des données massives, d'analyse statistique, qui consiste essentiellement à des calculs de corrélation, on abandonne les ambitions de la rationalité moderne, de la causalité qui liait les phénomènes à leurs causes au profit d'une rationalité « post-moderne » purement statistique, purement inductive. Peu importe la cause des phénomènes, on ne s'y intéresse plus du tout. Du coup, on oublie aussi tout ce qui est prévention puisque prévenir cela implique d'identifier les causes des phénomènes que l'on veut prévenir et jouer sur les causes. On fait en sorte que l'avenir soit visible, perceptible par avance dans toutes ses possibilités. On ouvre un espace de potentialité sur lequel on peut agir par avance. On pourrait trouver cela merveilleux ; on ouvre de nouvelles possibilités : sauf que derrière tout cela, se trouvent les intérêts des acteurs qui utilisent massivement ces dispositifs, qui ont la capacité de le faire parce qu'ils sont en possession de quantités massives de données ; nous parlions des GAFAs tout à l'heure. Que font-ils ? Pourquoi utilisent-ils ces dispositifs de préemption ou d'optimisation algorithmique ? Pour effectivement ouvrir les possibles mais aussi pour les refermer immédiatement, en temps réel, à des fins d'optimisation ou de préemption. Ils optimisent le pur état de fait.

Que sont ces données ? On présente souvent les données massives comme un reflet passif de la totalité de la réalité ou du monde. C'est déjà une présentation qui relève d'une forme

comme condition d'individuation par la relation ? », *Réseaux*, 2013/1 (n° 177), p. 163-196. DOI : 10.3917/res.177.0163. URL : <http://www.cairn.info/revue-reseaux-2013-1-page-163.htm>

⁹ Je me permets de renvoyer à cet égard à Rouvroy Antoinette, "Technology, Virtuality and Utopia: Governmentality in an Age of Autonomic Computing" in. *Autonomic Computing and Transformations of Human Agency*. (Ed. Mireille Hildebrandt and A. Rouvroy), Routledge, 2011

d'idéologie technique, qui présuppose d'une part, une exhaustivité c'est à dire que tout ce qui existe, tous les événements soient numérisables et d'autre part, présuppose une amnésie des données par rapport à leur contexte de production. Et cela est assez grave. Si vous voulez, on n'a plus affaire à des signes mais à de purs signaux. Il y a une certaine indistinction entre le signal numérique et la chose qu'il est censé représenter. Le signal ne représente plus, il devient la chose. Frédéric Neyrat, appelle cela la signose, une maladie du signe.

Or, en tant qu'humain, nous sommes des êtres de symboles, nous nous relions au monde par des signes qui ont besoin d'être interprétés et auxquels nous donnons du sens. Cette distinction, cette brisure, cette inadéquation dans nos représentations par rapport au monde en temps réel, c'est précisément ce qui permet la critique, le fait de donner du sens, le fait de faire du projet.

On se trouve ici dans une situation assez étrange, où notre réalité n'est plus hantée par rien, hantée au sens que le philosophe Derrida donnait à ce terme : être hanté c'est avoir la mémoire de ce qui n'a jamais eu la forme de la présence. Qu'enregistrent les données ? Les données n'enregistrent jamais que ce qui a été effectué, ce qui a eu une existence dans un présent. Mais pensez à tous les rêves anciens, les utopies passées, les projets qui n'ont pas vraiment aboutis ; ils n'ont aucune existence numérique. Or pour tout ce passé, tout cet ineffectué, cette contingence aussi du présent c'est à dire la contingence des données elles-mêmes qui n'enregistrent que certains faits, les conditions sont complètement oubliées, de par l'oubli de la causalité.

Je prends un exemple un peu féministe. On a aujourd'hui des dispositifs d'aide à la décision dans le domaine du recrutement, de la gestion des ressources humaines. Beaucoup de patrons sont tentés, afin de devenir plus objectifs, étant conscients de leurs biais, de recourir à un algorithme de recommandation. Mais par quoi cet algorithme a-t-il été nourri ? On a pris en compte toutes les données des entreprises du même secteur dans un pays ou une région, les parcours professionnels qui sont, bien entendu, ensuite anonymisés. C'est une exigence juridique, l'anonymisation, un enjeu de protection des données personnelles et de la vie privée. Et on enregistre les données comme si elles n'étaient que le reflet passif d'une réalité mais neutralisée, naturalisée. L'algorithme enregistre que la plupart des postes à responsabilité par exemple et très bien payés sont occupés par des hommes mais on oublie pourquoi puisqu'on ne s'intéresse plus à la causalité. L'algorithme va recracher de façon « neutre », « objective » le fait que non, telle personne, une femme, ne doit pas être engagée ou promue. Mais on ne va plus dire que c'est parce que c'est une femme. On prétend à une objectivation, on prétend que cette algorithmisation des décisions est un surcroît de rationalité. Mais la seule chose que cela organise c'est l'incontestabilité des normativités sociales dominantes. Au lieu de nous défaire de ces normativités sociales dominantes, l'algorithmisation la renforce tout en la rendant incontestable. Il y a indifférence des

algorithmes à l'égard à la fois de ce qui fait la singularité des vies individuelles et ce qui fait l'inscription des individus dans des collectivités qui ont pour eux un sens, qui sont socialement éprouvés. C'est à la fois ce qui confère au processus algorithmique une aura d'impartialité et d'objectivité parfaite et qui organise du même coup leur injusticiabilité. Il est impossible de donner les raisons. Et on prend une décision soi-disant objective puisque calculée par un algorithme ; ce n'est pas moi qui suis raciste, ce n'est pas moi qui suis misogyne, l'algorithme l'a calculé et il n'a pas d'intentions ni d'affects. C'est le réel qui a parlé par le langage des choses, les données brutes. C'est le réel, c'est le monde qui parle de lui-même. C'est comme si le monde se gouvernait lui-même. Nous renonçons en quelque sorte à gouverner. Et c'est assez pratique de renoncer à nous gouverner, renonçant du même coup la justice comme idéal ou comme horizon.

Ce que l'on perd, à travers toute cette amnésie que j'ai évoquée, c'est le rapport au monde. Il s'agit d'un réel expurgé du monde qui pourrait le mettre en crise. Ce qui disparaît, c'est aussi le sujet. Le sujet, c'est cette succession de masques sociaux. Nous avons tous des masques sociaux. Quand je suis ici, je ne suis pas la même que quand je suis avec mes enfants etc. Nous avons ces masques sociaux, ces manières de nous éditer en continu même de façon inconsciente lorsque nous nous adressons à autrui. Ce n'est pas mal cette édition parce que c'est ce qui est impliqué aussi par la politesse, les règles de décence, de courtoisie, de tout ce qui nous permet de vivre ensemble. Mais les réseaux de données aujourd'hui nous traversent, traversent ce masque social. Ils substituent à ce principe de distinction entre un espace public dans lequel on montre une certaine facette de soi, avec cette non porosité entre une sorte d'espace intérieur qui est indéterminé, qui n'est pas terminé. C'est pour cela d'ailleurs qu'on s'édite toujours. C'est parce que en tant que personne, nous ne sommes pas des phénomènes finis, nous sommes des processus en constant dépassement de nous-mêmes, des processus d'individuation, donc, nonobstant les idéologies de la transparence et de l'authenticité actuellement dominantes, il y a une sorte de réticence à s'exposer comme un fait, et cette réticence est une réticence tout à fait « essentielle ». Je ne suis pas un fait, je suis un processus. Mais cette succession de masques sociaux, qui dénotent du mode hétérochronique de l'existence humaine, les algorithmes ne s'en préoccupent pas. Ils passent littéralement au travers parce qu'ils recueillent nos phéromones numériques dans des contextes tout à fait hétérogènes les uns aux autres. Ce n'est pas même « moi » qui suis observée, surveillée, quand je suis chez moi, quand je suis dans la rue, ce sont les signaux quantifiables qui émanent de mes « comportements », c'est-à-dire des relations et interactions que j'ai avec mon « milieu », ce « milieu » étant perçu, par les algorithmes, qu'en tant qu'espace purement métrique, fait de « distances » statistiques, de corrélations plus ou moins fortes entre points de données décontextualisés, dé-référentialisés. C'est une sorte d'observation sans regard, sans point de vue aisément localisable sur des données agrégées suivant la « force » des corrélations qui les relient.

Il n'y a plus de « personne » non plus parce que face à des algorithmes dits « prédictifs » la cible c'est l'avenir, c'est le conditionnel futur, ces nouveaux espaces- temps potentiels pour lesquels nous n'avons appris à développer aucune politique et qui sont véritablement le Far West numérique. Et ce Far West, ces territoires-là de pure potentialité sont aujourd'hui abandonnés aux appétits prédateurs des GAFAM, des marketeurs, ou aux pulsions sécuritaires éventuellement paranoïaques, ou de ceux qui ont intérêt à optimiser – plutôt que transformer – l'état de fait, aussi insoutenable soit-il d'un point-de-vue collectif, écologique, social, politique.

Donc il y a disparition de la personne parce que, face à tout cela qui nous anticipe, nous n'avons plus d'occasion ni de nécessité de répondre ; d'ailleurs, on ne s'adresse plus à vous. On va bien sûr personnaliser vos environnements informationnels, on va améliorer votre expérience d'utilisateurs etc... On adapte les offres de consommation à votre profil. Soyez heureux, vous êtes unique ! Unique ! Enfin nous n'appartenons plus à aucune catégorie qui nous enferme. Mais c'est très paradoxal parce que c'est une personnalisation sans personne, c'est une hyper individualisation qui nous prive d'occasions de devenir des sujets et de devenir des personnes. Comment devient-on des personnes ? En rendant compte de nous-mêmes toujours dans l'après coup, par rapport à des choses qui ne sont pas là. Nous sommes des êtres fondamentalement désajointés, nous ne nous correspondons jamais complètement.

Par exemple, si vous achetez un livre sur le site d'une librairie en ligne, on va vous faire des recommandations ; vous avez acheté ce livre-là, vous allez aussi aimer ce livre-ci. Les gens qui ont acheté la même chose que vous vont aussi recevoir cette recommandation. Vous avez l'impression que vous n'êtes pas seul. Mais en fait vous êtes absolument tout seul, vous ne connaîtrez jamais les personnes qui ont aimé les mêmes livres que vous. Plus les profilages s'affinent, plus ils se multiplient, plus vous devenez vous-même votre propre référence statistique. Donc, vous ne comptez plus en tant qu'individu unique, vous n'êtes que la somme de vos relations, des relations que vous avez eues avec telle personne sur Facebook, avec tel site que vous avez vu sur Internet. Vous êtes une multitude mais sans autres !

Ou alors on va vous dire que vous êtes libres sur Internet. Oui, je suis libre de consommer ce que je veux mais on devine à l'avance ce que je vais pouvoir vouloir. Le directeur de Google disait il y a peu de temps que bientôt il sera impossible à quiconque de vouloir quelque chose qui n'a pas été prévu pour lui. Donc, nos désirs nous précèdent.

Que veut dire cette liberté, cette autonomie ?

On est libéré du joug de la représentation mais à quelle fin ? Comment penser ce monde dans lequel on n'appelle plus à formuler nos désirs. On n'a même plus à les forger. On rentre

dans une économie de la pulsion comme le dit Bernard Stiegler. On n'est plus dans une économie de l'intention, on n'est plus dans une économie libidinale et il y a des conséquences psychanalytiques que je ne vais pas développer ici ; on est dans une société de la pulsion. Les pulsions en temps réel, ce n'est pas la personne. La personne, elle, transcende ses pulsions. Je vous cite un petit exemple très trivial donc marquant. Je dois absolument me rendre à Pise après-demain. Je regarde sur Internet tous les sites de compagnies Low Cost. La compagnie X propose un billet à 100€ ; je vais voir la compagnie Y qui me propose un billet à 110€ ; je retourne tout de suite sur le site de la compagnie X et le billet proposé a augmenté, il est passé à 105€. Par réflexe, je pense que cette augmentation est liée au nombre de gens qui ont déjà pris un billet ; si je continue à hésiter, à être réticente, je pense que le prix du billet va encore augmenter. C'est ça la personnalisation, mettre le consommateur au centre, adapter les offres d'achat. Grâce à la captation numérique, on peut individualiser les élasticités de prix de chaque consommateur. Si vous achetez un billet trois mois à l'avance, on sait que vous n'êtes pas un consommateur tout à fait captif, vous avez le temps de voir ailleurs. Tandis que trois jours à l'avance, on sait que vous êtes pris par le temps, et sur le mode du réflexe, vous réservez. Or, ce n'est pas dans votre intérêt.

Frédéric Neyrat expliquait que les deux maux principaux dont meurent aujourd'hui les sociétés sont la croyance en l'indemne, qui nous permet de tout détruire et la programmation des conduites qui nous empêchent d'exister. Cette croyance en l'indemne, se traduit aujourd'hui par cette sorte de substitution d'une réalité numérique calculable au monde (le monde étant, au sens de Wittgenstein, tout ce qui arrive, en ce compris le plus imprévisible, le moins modélisable). Dans la gouvernementalité algorithmique les profils s'adaptent en temps réels à ce que vous faites. Si la vie a une normativité propre et que ses développements ou ses adaptations sont imprévisibles, c'est précisément parce que la vie est toujours non finie, non finalisée. Elle n'est jamais parfaite. Elle change au fur et à mesure de ce qu'elle rencontre dans son milieu, avec les autres espèces. Or cette fascination pour une sorte d'actualité pure ou d'un temps réel qui se comporte comme un véritable vortex qui attire tout le passé, toutes les traces passées de vos comportements mais aussi tout l'avenir qui actualise par avance ce qui n'existe que sur le mode de la potentialité. Cette actualisation pure en fait est très symptomatique de cette croyance en l'indemne, cette volonté de maîtriser l'excès du possible sur le probable. Le temps des probabilités est passé. Dans la société de l'assurance, l'accident, le dommage, l'excès du possible sur le probable calculé sous forme de probabilités, était réparti par l'assurance sur le mode de la solidarité entre les assurés. La solidarité est aussi un mot qui va bientôt disparaître. Tout cela, au seuil de la société post-actuarielle, dans la gouvernementalité algorithmique, c'est remplacé par autre chose qui relève non plus de la solidarité face à l'adversité, ni de la normalisation mais de la neutralisation de l'incertain, de la neutralisation de l'altération, altération qui est le principe même du vivant.

Quant à la programmation des conduites, il s'agirait d'un non projet de société, d'une immunisation du calculable contre tout ce qui pourrait le mettre en crise : le monde (ce qui arrive et n'était pas prévu) ; la vie (préemption et optimisation contre toute forme d'altération) ; et la personne (dans ses capacités de récalcitrance, de réticence). La personne ? Un profil ou un algorithme, qui ne métabolise jamais que les signaux numériques émanant de l'effectué, de l'advenu, ne va jamais considérer cette capacité qu'ont les individus de ne pas faire tout ce dont ils sont capables et de ne pas faire tout ce dont l'algorithme (pré)dit qu'ils sont capables. Cette réticence-là, elle est au cœur véritablement de ce que moi j'appelle, à la suite de beaucoup d'autres (comme Giorgio Agamben), la *puissance* des sujets. La puissance du sujet de droit ne tient pas tant à ses capacités d'entendement, de volonté dont on sait qu'elles sont – pour une part importante - des fictions fonctionnelles. On en a besoin, en droit, de cette fiction-là mais on sait que nous ne sommes pas rationnels, autonomes, non, le centre de gravité de la subjectivité, ce sont nos capacités de réticence et nos capacités d'énonciation c'est à dire d'énoncer par nous-même ce qui nous fait agir ; on n'est pas maître de ce qui nous fait agir, on ne l'a jamais été mais cette capacité que nous avons néanmoins d'en rendre compte, de créer a posteriori de la motivation, du motif, de la signification, c'est ce qui nous permet de nous créer une consistance subjective, de devenir des sujets.

Il s'agissait donc pour moi, aujourd'hui, de faire dévier un peu la flèche de la critique, pour lui éviter d'être « maladressée » : ce qui pose problème, ce ne sont pas les robots, ce ne sont pas les algorithmes, c'est un certain manque de courage et une certaine paresse de la pensée qui nous prédisposent à soustraire à des algorithmes la tâche de (nous) gouverner alors que la charge éthique et politique nous revient de faire face à l'indécidable, à l'imprévisible et de donner, au destin commun de tout ce qui vit, une forme soutenable.